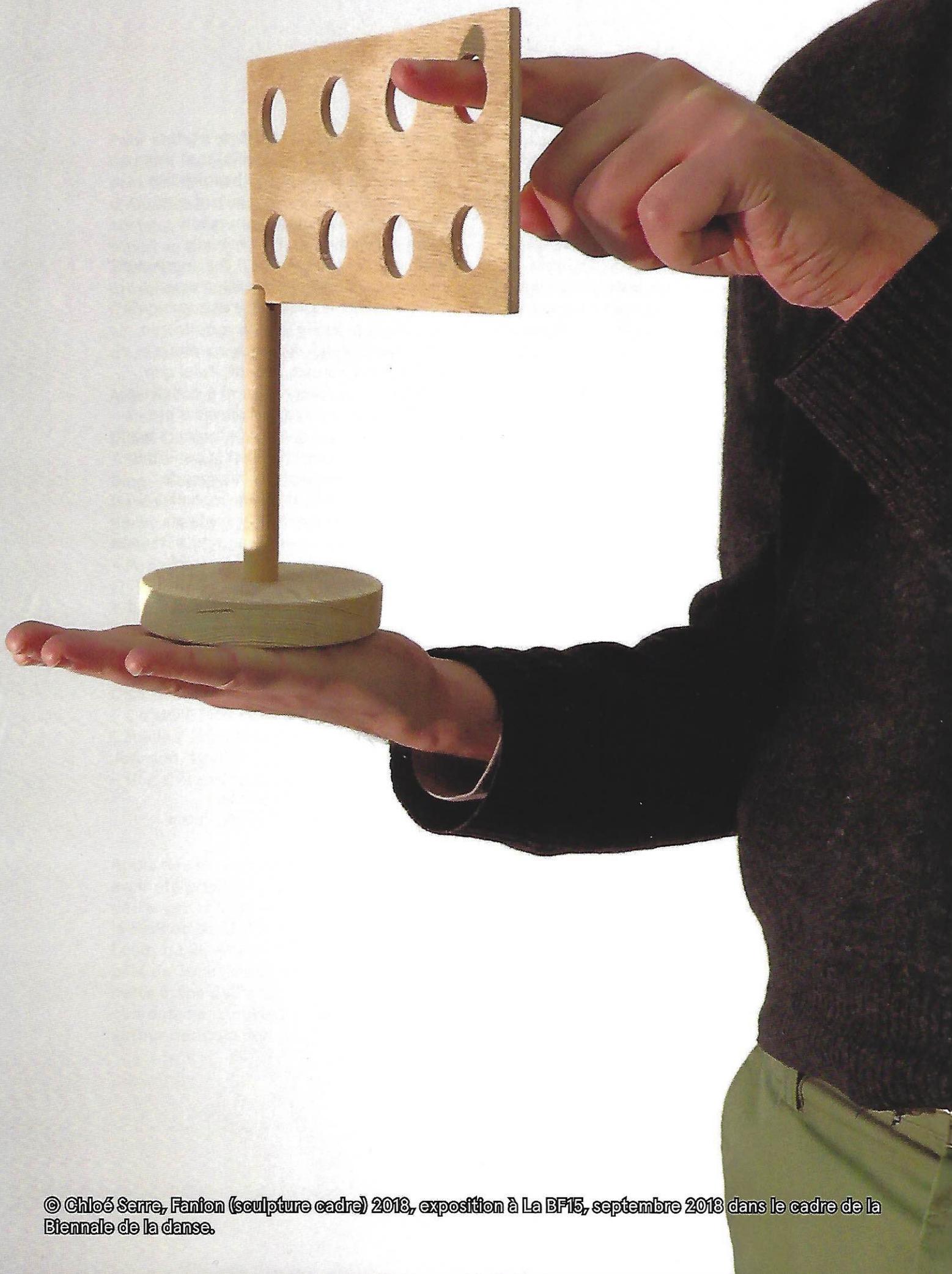


“ Retrouver
la voix
disparue
derrière le
silence. ”

— Michel Foucault



© Chloé Serre, Fanion (sculpture cadre) 2018, exposition à La BF15, septembre 2018 dans le cadre de la Biennale de la danse.

Coopérative Curatoriale

Caroline Engel

Elle est dansée...

Coopérative Curatoriale

L'entretien est essentiel à ma pratique curatoriale. Ici (écourté pour les besoins éditoriaux), il est une étape dans mes échanges avec Chloé Serre qui prépare l'exposition présentée à la BF15 (commissariat Perrine Lacroix) en septembre prochain durant la Biennale de la Danse. Il dévoile une lame de fond dans le travail de Chloé Serre, une aspiration grandissante et nécessaire à la pluridisciplinarité, latente depuis la réalisation de *Motilités* présentées lors de *Do Disturb* au Palais de Tokyo en 2016. Ce travail préparatoire rappelle, en creux, combien l'expérimentation est essentielle. L'exposition peut se dire, se penser, se projeter ; elle doit avant tout s'éprouver. Ces échanges seront suivis d'autres écrits une fois le projet « mis à l'épreuve ».

Caroline Engel

CE : Après l'exposition à l'Unité d'Habitation Le Corbusier à Firminy, tu resserres la production de tes sculptures autour des problématiques du corps et des relations interpersonnelles. Peux-tu nous parler de tes dernières recherches ?

CS : Je travaille sur des codes et une trame invisible qui régit nos gestes, nos comportements déterminés par un mode du vivre ensemble. J'aime les travaux d'Erving Goffman, un sociologue décrié car il n'ancre pas exclusivement sa méthodologie dans le champ scientifique, mais s'appuie aussi sur le théâtre et le cinéma ; une transversalité qu'on lui a d'ailleurs reprochée. J'ai lu *La mise en scène de la vie quotidienne, Comment se conduire dans les lieux publics ?* et *Les rites d'interaction* en mettant à distance les aspects bourgeois.

CE : Dans ce contexte, comment as-tu pensé les sculptures, les objets de l'exposition ?

CS : J'ai condensé mes notes en une vingtaine de textes qui se présentent comme des notices ouvertes organisées autour de thèmes tels que « espace personnel, salutations, positionnement, évitement ». Immédiatement j'ai projeté des micro-actions et pensé les sculptures à même de créer tout un langage à la fois empreint et révélateur de gestes stéréotypés et de ce que l'on ne voit plus dans la plupart des relations interpersonnelles. Par exemple, comment nous installons-nous dans un espace déjà occupé ? Comment délimitons-nous un territoire temporaire ?

CE : Comment organises-tu l'exposition pour que ces enjeux soient lisibles ?

CS : Je prévois des temps d'activation longs pendant lesquels l'exposition est dansée, des cycles sans début ni fin. Aucun marqueur de temps, pas de narration, mais des micro-scènes, des variations à partir d'une dizaine de thèmes. Toutes les sculptures sont à polysémie d'usages : des sculptures-cadres, des sculptures-objets et des sculptures-costumes. Elles sont autant d'éléments scénographiques sans cesse redéployés pour signifier des espaces, des lieux, des situations et devenir des marqueurs de gestes, d'attitudes. Comme si elles disposaient d'usages en perpétuelle réassignation.

CE : Les dessins préparatoires sont presque austères. Tout est minimal, essentialiste.

CS : Aucune place pour le bavardage

Coopérative Curatoriale

! Puisqu'elles doivent faire signes, les sculptures sont épurées et silencieuses. Ce qui va faire sens c'est la façon dont elles seront activées par les danseurs. Alors que les sculptures pensées pour l'Unité d'Habitation pouvaient être désolidarisées, ici elles forment un ensemble de signes et fondent un langage dans son entièreté ; une sémiologie.

CE : De quoi cette activation est-elle le nom ? Quelle est la place des danseurs, des musiciens ? Quid de la place de la pluridisciplinarité dans ton travail ?

CS : Je n'ai plus envie de ne faire que de la sculpture, mais des compositions qui mêlent plusieurs disciplines. J'aime qu'on emmène ailleurs ce que je produis ! Avec les musiciens, nous travaillons sur une bibliothèque de thèmes, avec des ambiances pour suppléer la parole et traduire certaines émotions. Pour les danseuses, tout passe à travers une formulation et une retranscription orale du geste. Je souhaite une symbiose, une certaine homéostasie entre les musiciens, les danseurs et le contexte sculptural (dans l'espace de la galerie).

CE : Rien de sérieux ou de grave, mais une dimension drôle volontairement assumée ?

CS : Plus que drôle je dirais absurde ou burlesque. C'est une question de décalage. Le statut mouvant des sculptures crée une sorte de surprise et d'imprévisibilité qui peut prêter à sourire. Passer par le prisme de l'étrange pour parler de ce qui nous est familier, nous force à regarder ce familier d'une façon étrange, et pour moi c'est ainsi que l'absurdité se crée.